

La femme de l'Ankou

Cadic, Contes de Bretagne, IV, 13

Il faut s'attendre à tout dans ce bas monde. Une jeune fille de noble famille, riche des dons de la fortune et des grâces de la nature était parvenue à l'âge de se marier. Libre de disposer de son cœur et de ses biens, car elle était orpheline, elle offrait un parti séduisant aux épouseurs. Aussi, en arrivait-il par batelées, de France et d'Angleterre, d'Espagne et d'Italie. Mais plus il en venait, plus elle se montrait rebelle. Aucun ne réussissait à se faire agréer et, l'un après l'autre, ils s'en retournaient, l'oreille basse.

Il lui était resté un frère qu'elle aimait beaucoup et auquel elle finit par confier sa secrète pensée.

« Sais-tu que je suis écœurée par ces chercheurs de dot? Le meilleur ne songe qu'à réaliser une affaire. Je te jure que nul d'entre eux n'aura ma main.

- Que désires-tu donc ? demanda son frère. Un paysan? Un mendiant? Un homme de rien?

- Moins encore !

- Je ne comprends plus.

- En effet, l'homme que je demande pour mari n'est peut-être pas facile à rencontrer, car il me faut l'Ankou.

- L'Ankou ! » Le jeune homme la regarda avec des yeux de stupéfaction et s'éloigna en se demandant si sa sœur ne subissait pas un accès de folie. .

Il y a un proverbe qui prétend que ce que la femme veut, Dieu le veut. Cette fois, il se trouva justifié.

Comme la belle héritière travaillait un jour à sa fenêtre à un objet de tapisserie, voilà qu'elle vit un voyageur d'allure jeune, dont les traits se dissimulaient sous les plis d'un ample manteau et qui sollicita l'hospitalité de sa demeure. Sans préambule, il entra en matière:

« Je sais, dit-il, vos intentions, et je tiens à vous déclarer que ce serait pour moi un honneur et un bienfait, si vous m'acceptiez comme époux, de préférence aux autres prétendants.

- Qui êtes-vous ? Gentilhomme ou roturier?

- Ni l'un ni l'autre.

- Riche ou pauvre .

- Je l'ignore.

- Vivant ou mort?

- Je suis l'Ankou! »

La jeune fille laissa tomber sa tapisserie, de surprise et d'émotion, contempla un instant le visage de son étrange interlocuteur et répondit simplement :

« Je consens. »

À deux jours de là, ils étaient mariés, en union légitime, devant les saints autels. On sentait que l'Ankou n'entendait pas laisser traîner les choses en longueur. Quand on fut au moment de se séparer, il remit à son beau-frère un petit bâton blanc :

« Garde précieusement cette baguette, lui conseilla-t-il.

Chaque fois qu'il te plaira de voir ta sœur, elle te servira. »

Ayant parlé de la sorte, il partit avec sa femme dans la direction du cimetière. Ils s'arrêtèrent devant une tombe qui s'entrouvrit pour leur livrer passage et suivirent un couloir sombre qui les conduisit devant un superbe manoir, entouré de rangées de hêtres séculaires.

« Voilà, dit l'Ankou à sa conjointe, la demeure où j'habite; j'espère que tu y seras heureuse. »

Or, on n'y voyait que des murs; ni chaises, ni tables, ni meubles, rien; pas même une cuisine, ni un lit pour dormir. La jeune femme ne put retenir un cri de surprise.

« Oh! ne t'inquiète pas, déclara-t-il, tu n'auras pas à souffrir ici. À l'instant qui conviendra, tu auras tout à souhait. »

Et en effet, lorsque sonna l'heure du déjeuner, une trappe s'ouvrit mystérieusement dans le plancher et tour à tour apparurent sièges et tables, victuailles et boissons abondantes. Il en fut ainsi désormais chaque jour.

Certes, il y avait lieu d'être satisfait de son sort et la jeune épouse n'aurait pas songé à se plaindre du sien, si elle n'avait été constamment seule, vivant comme une recluse, occupée à son travail de tapisserie. Dès la pointe du jour, son mari disparaissait par la fenêtre et elle ne le voyait rentrer que le soir par la porte. Jamais il n'était revenu à midi. Chose encore plus singulière, lorsqu'il était de retour, il avait les membres tellement froids que son corps ressemblait à un bloc de glace.

Inutile d'ailleurs de l'interroger là-dessus, car à toutes les questions, il gardait un silence obstiné.

De son côté, elle avait beau s'acharner à son travail, pendant des heures entières, sa tapisserie n'était pas plus avancée que le premier jour. Son aiguille pointait

bien dans la laine et le drap, mais il ne se formait aucun dessin. On aurait cru qu'un mauvais sort pesait sur ses doigts.

Il y avait déjà plus d'une année qu'elle menait cette existence de solitude et elle se sentait envahir par l'ennui et la tristesse, lorsqu'elle eut l'idée de prier son frère de venir la voir. Elle lui écrivit:

« Prends ta baguette blanche. En arrivant au cimetière, tu remarqueras une tombe sur laquelle sont gravées les deux lettres C.P. Frappes-y trois coups. Au troisième, le monument s'ouvrira. Entres-y très vite, car il se refermera aussitôt. La route te mènera jusqu'à ma demeure. Tu ne saurais croire quelle hâte j'ai de t'embrasser, frère chéri. »

Au reçu du message, le jeune homme n'hésita pas. Il partit et, quelques heures après, il arrivait chez sa sœur. Elle était, comme d'habitude, à sa fenêtre, son ouvrage de tapisserie entre les mains. « Il me semble, dit-il, que tu avais entrepris ce travail, voilà plus d'un an. Comment se fait-il que tu ne sois pas plus avancée aujourd'hui ?

- Je n'y comprends rien moi-même, répondit la jeune femme. Je ne perds cependant pas mon temps; mais ici il n'y a que mystère.

- Et ton mari ?

- C'est encore lui le plus mystérieux. Le matin, il sort, il rentre le soir. Que devient-il dans l'intervalle? Je l'ignore. Je serais très content de le suivre dans ses voyages.

- Demande-le-lui. »

Il n'y manqua pas. À la nuit tombante, quand l'Ankou rentra, ce fut sa première requête.

« M'accompagner! répliqua celui-ci, oh! très volontiers. Tu me causeras même, ce faisant, le plus grand plaisir. Sois levé demain de très bonne heure, avant que ne brille la lumière du soleil; habille-toi en quelques minutes et viens. »

Le lendemain, malgré le violent désir qu'il en eut, et la fatigue aidant, le sommeil surprenait le jeune homme au lit. Il n'avait pas mis le pied à terre que son beau-frère était parti. Il se promit d'être plus exact le surlendemain, mais il se laissa de nouveau tromper par l'heure. Il n'avait pas fini de s'habiller que le soleil frappait aux fenêtres de sa chambre et que son beau-frère s'éloignait à pas pressés. Le troisième jour, il fut plus vigilant. L'aube n'avait pas blanchi qu'il était debout. En un tour de main, il avait achevé sa toilette. Il rejoignit son compagnon.

- « Te voilà prêt, s'écria celui-ci: c'est bien, en route! mais souviens-toi de ma recommandation : quelles que soient les personnes que tu rencontreras, ne t'arrête pas et ne dis pas un mot. »

Comme il sortaient d'une sombre forêt pleine de précipices et d'animaux malfaisants, ils aperçurent sur la route un homme qui portait sur les épaules une énorme botte d'ajoncs. Il avait le ventre très gros et l'aspect vigoureux mais, en dépit de ses efforts, la botte tombait à droite, à gauche. Le malheureux suait, soufflait, s'épongeait le front, mais ne pouvait avancer de trois pas, occupé qu'il était à remonter, sans cesse, son fardeau sur les épaules.

En les voyant, il murmura avec un accent de désespoir : « La justice de Dieu est éternelle ! »

Ils ne répondirent ni l'un ni l'autre et continuèrent leur marche.

Le chemin les conduisit à l'entrée d'une luxuriante prairie où paissait un troupeau de bœufs et de vaches. Or, malgré que ces bêtes eussent de l'herbe jusqu'au ventre, elles étaient tellement maigres qu'elles mouraient d'inanition.

En les entendant passer, elles relevèrent la tête et se mirent à crier à l'envi : « La justice de Dieu est éternelle, mais sa bonté est infinie ! »

Ils semblèrent ne pas comprendre ces paroles et allèrent plus loin, vers une lande d'affreux aspect, pleine de cailloux et de graviers, dans laquelle paissait un autre troupeau de vaches et de bœufs qui avaient l'air gras à plaisir, quoiqu'ils n'eussent à manger que de misérables touffes de bruyère. Ces animaux les regardèrent d'un air heureux et prononcèrent ces mots : « Nous célébrerons pendant l'éternité les miséricordes du Seigneur ! »

Tous les deux détournèrent la tête, afin de ne pas répondre. Au bout du chemin, ils atteignirent le rivage d'une vaste mer.

Sur les eaux qui brillaient, ainsi qu'un miroir d'émeraude sous les rayons du soleil, on avait tendu un fil aussi mince et aussi fragile qu'un cheveu et qui finissait loin, loin, Dieu sait où. Pour traverser la mer, il fallait passer par là, car il n'y avait pas d'autre moyen.

« Allons, beau-frère, s'écria l'Ankou, voilà le terme de notre voyage. Il s'agit de franchir ce pont. Si tu l'oses, suis-moi : sinon, attends-moi là jusqu'au soir. »

Le jeune homme qui tremblait de frayeur préféra attendre, tandis que son compagnon s'avancait sur le fil avec autant de sûreté que sur une route large de douze pieds.

À la nuit tombante, ce dernier était de retour, le visage rayonnant d'une joie qui le transfigurait. En rentrant à la maison il voulut bien satisfaire une curiosité justement excitée.

« Je conçois, beau-frère, déclara-t-il, que tu sois curieux de savoir la signification des choses étonnantes dont tu as été le témoin. Écoute-moi.

L'homme que tu as vu succombant sous sa botte de lande, était un malheureux ivrogne que la justice de Dieu a condamné à la damnation éternelle. Pendant sa

vie, il a su porter le fardeau de son ignominieuse passion; il faudra maintenant qu'il sache porter pour toujours le fardeau que Dieu lui a imposé sur les épaules.

Les bœufs et les vaches maigres qui paissaient dans le pré d'herbes abondantes étaient des gens fortunés qui avaient fait le bien sûr la terre, mais pas suffisamment au gré de Dieu qui exige que le riche donne son superflu aux malheureux. Ils sont aujourd'hui dans le purgatoire. Cette herbe à laquelle ils touchent, sans en profiter, rappelle les nombreuses richesses dont ils furent pourvus et qui ne leur furent d'aucune utilité dans l'autre vie.

Les vaches et les bœufs gras dans la lande stérile étaient des personnes charitables qui, malgré la pénurie de leurs ressources, trouvèrent moyen d'obliger leurs semblables. Ils ont à peine touché aux flammes du purgatoire qu'ils s'apprêtent déjà à monter au ciel. Les paroles sentencieuses dont les uns et les autres, l'homme à la botte de lande, les bœufs et les vaches maigres, les bœufs et les vaches gras nous ont salués et qui ne souffraient pas de réplique, disaient leur état d'âme à tous et s'appliquaient à leur situation.

Quant à moi, beau-frère, j'ai à te dire à toi et à ta sœur le plus grand merci. Pendant que je vécus sur la terre, je ne fus pas, hélas! le meilleur des époux. Dieu, sans doute, pardonna à ma contrition, à l'heure de la mort, mais l'entrée du paradis me fut interdite, aussi longtemps que je ne trouverais pas une jeune fille vivante qui consentît à m'épouser et un jeune homme également vivant qui m'accompagnât jusqu'à l'entrée du paradis. Ta sœur et toi vous avez été mes sauveurs, elle en me donnant sa main, et toi en me suivant jusqu'à cette mer qui protège l'accès du ciel. Pour la première fois, j'ai réussi à franchir le fil qui sert de pont et j'ai été choisir enfin ma place là-bas. Je vous y donne à tous les deux rendez-vous à votre tour. À bientôt! »

L'Ankou s'évanouit ainsi qu'un songe aux regards du jeune homme, et celui-ci s'empressa de rentrer au château pour raconter à sa sœur les merveilles qu'il

avait vues et entendues. Trois jours n'étaient pas écoulés qu'ils mouraient l'un et l'autre. Ils partaient au rendez-vous qui leur était fixé, et franchissaient le fil tendu sur la mer.

Dans le ciel où ils sont maintenant, ils ont appris combien Dieu a de miséricorde pour quiconque sauve une âme.